



**HAL**  
open science

# Sino-philosophical petals of ‘ mudan. Reflections about the signification of the tree-peony from its beginnings in Tang dynasty.

Claus U Rieth

## ► To cite this version:

Claus U Rieth. Sino-philosophical petals of ‘ mudan. Reflections about the signification of the tree-peony from its beginnings in Tang dynasty.. 2021. hal-03213671

**HAL Id: hal-03213671**

**<https://hal.science/hal-03213671>**

Preprint submitted on 30 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Pétales sino-philosophiques de 牡丹 *mudan*. Réflexions autour de la signification de la pivoine arbustive dès son essor dans la dynastie Tang.

Claus U. Rieth

## Abstract

The aim of this paper<sup>1</sup> is to inquire into the significance of *mudan* – *Paeonia suffruticosa Andrews* – above the mere botanic information. The adventurers and plant-hunters grasped little of it in the time they tried to acquire the plant in China at the end of the 18<sup>th</sup> century and after. The information on the plant from the Jesuits and other embassies from the 17<sup>th</sup> century onward was scarce but kicked off the search for the so-called “peony”. In a humanist approach “ad fontes” primary sources are evaluated to approach the phenomenon of *mudan* in Tang and Song dynasty times. Four dimensions of symbolic significance can be related to: 1. »*mudan*» as symbol of the country, the empire and cultural independence 2. as symbol of beauty, love and love-crazy 3. as a symbol for power, wealth, power of will and resilience 4. as a symbol of home-sickness, the origin of culture and family and past glorious times. With methodological tools of a Zurich history-of-knowledge approach the phenomenon of *mudan* is interpreted as an example of construction of symbolic knowledge by an elite and as an example of collision of divergent systems creating order and meaning in the Western and Chinese hemispheres until today.

\*\*\*\*\*

Il n'est pas possible à l'homme de chercher ni ce qu'il sait, ni ce qu'il ne sait pas ; car il ne cherchera point ce qu'il sait parce qu'il le sait et que cela n'a point besoin de recherche, ni ce qu'il ne sait point par la raison qu'il ne sait pas ce qu'il doit chercher.

Platon, *Ménon*, 80 e

## Trouvé – Cherché - Découvert ?

La pivoine, ou *paeonia* en latin, est connue depuis fort longtemps en Europe. Le botaniste et pharmacologue grec du 1<sup>er</sup> siècle, Dioscoride, l'a décrite dans sa *materia medica*<sup>2</sup> qui fut la référence en la matière à travers les siècles, lue et traduite dans les différentes langues

---

<sup>1</sup> Special thanks to Wolfgang Behr, Traditional China Chair, Institute of Asian and Oriental Studies for all the inspiration and learnings in Ancient Chinese knowledge; to Giancarlo Danuser M.A. sin. for the efforts in finding, discussing and translating some rare Chinese texts; to Dr. Claude Lorentz, Curator, BNU Strasbourg, for initiating this article, the coaching and the proof-reading in French. To Emilia Calamus and Karin and all the *mudan* in our garden.

<sup>2</sup> Dioscoride de Vienne /Vienna Dioscurides, MS: Codex Vindobonensis / Cod. med. Graec. 1, Österreichische Nationalbibliothek, Vienne / Wien

européennes<sup>3</sup>. Dans ce livre, il évoque la pivoine comme étant une plante vivace pérenne avec des fleurs rouges, utilisée comme remède contre des maladies dont l'épilepsie.

De la Piuoesne, Que les Grecs & Latins nomment, Pionia, les Italiens Peonia.

CHAP. CXXXIII.



*Piuoesne.*

**L**A Piuoesne que aucuns nommēt, Glycyfidē, croist avec vne tige haute de vingt & quatre doigts, de la quelle procedent plusieurs branches. Il se trouue en la Piuoesne masle & femelle. Le masle ha les fucilles de Noyer, & la femelle les ha entaillées comme le Smyrnion. L'vne & l'autre produisent en leurs sommités aucunes escoffes semblables à Amendes, dans lesquelles quand elles s'ou-

Beue à la quantité d'vne Amanthe, elle prouoque le flux menstrual. Lon la donne avec vin pour les trenchées. Elle ayde à la iaunisse, & aux douleurs des reins, & de la vescie. Sa decoction faicte en vin, & beue, restreint le corps. Dix ou douze grains de sa grosse grene beus en vin arre, arrestent le flux menstrual rouge. Lon les mange en mesmes pour les vomissemēs de la viande, & pour les rongemens de l'estomac. Beus par les enfans, rompent les pierres, qui leur cōmencent à naistre. Les grenes qui sont noires, vallēt beues au nōbre de quinze avec eue miellee, ou avec vin au graueccœur qui surprend la nuyt en dormant, & outre cela aux prefocations, & douleurs de la matrice. Elle naist es lieux fort hauts, & places de precipices.

ANNOTATIONS.

**L**A Piuoesne femelle est tresuulgaiere au pays d'Italie, & en France es montaignes regardās sur le Midy. La Piuoesne masle se trouue en peu de lieux. Elle naist en Allemagne, ayant esté apportee de ces quartiers au Seigneur Matthioli, qui l'ha du tout trouuee semblable aux marques qui luy sont donnees par Dioscoride. La racine de la Piuoesne est legierement astringente avec vne certaine douceur, mais en bien la machant, s'y trouue vne certaine acuité vn peu amere. Elle est pareillement

<sup>3</sup> En Latin en France: DIOSCORIDIS ANAZARBEI, DE MATERIA MEDICA LIBRI SEX, Apud Balthazarem Arnollertum, LVGVNDI, M.D.LIIII (1554) ; en Français: Les SIX LIVRES DE PEDACION DIOSCORIDE D'ANAZARBE DE LA MATIERE MEDECINALE, Thibault Payan, Lyon, 1559 : la pivoine (Piuoesne) voir *Le Tiers Livre*, chap. CXXXIII. Cf. en Espagnol : Andrés de Laguna, (trad.) *Acerca de la materia medicinal y de los venemos mortiferos*, Jean Laet, Anvers, 1555.

urent, lon y trouue grande quantité de grene rouge, semblable à grains de Grenade, & au milieu d'icelles, cinq ou six, de couleur qui de purpurine vient à se noircir. La racine du masle est grosse d'un doigt, l'ogue de douze doigts, de couleur blanche, & astringente au goust. La femelle p'duit au tour d'une racine, enuiron sept, ou huit racines, en forme de glandes, ainsi qu'on void en l'Asphrodille. Lon donne la racine seiche aux femmes qui ne se purgēt apres auoir rendu leur fruit.

desiccative, & par cela attachee au col des enfans, elle peut à bonne raison les guerir du mal caduc, y estant (sans l'oster) tenue pendue iusques à parfaite guerison, leur estant donnee en infusio, ou la leur mettāt dans un breuage d'eau ou liqueur appropriee à ce mal, apres l'auoir bien pilee, & subtilement passee par le Crible. En somme le temperament de la Piuoesne, est desiccatif, & composé de parties subtiles, non fort chaud toutesfois, ains temperé, ou un peu plus chaud. Du Lithospermon, ou Miliun Solis, que les Grecs appellent, Lithospermon: les Latins Lithospermum, les Italiens Lithospermo.

Les SIX LIVRES DE PEDACION DIOSCORIDE D'ANAZARBE DE LA MATIERE MEDECINALE, Thibault Payan, Lyon, 1559 : la pivoine (Piuoesne) cf. Le Tiers Liure Chap. CXXXIII.

Cette fleur s'est répandue dans les jardins européens du sud – où elle pousse aussi, naturellement, en Grèce ou en Italie<sup>4</sup> – et du nord, où elle était cultivée. *La vierge au buisson de roses* de 1493, de Martin Schongauer, conservée à l'église des Dominicains, à Colmar, nous montre, dans l'arc sous les roses, sur le côté gauche, une belle pivoine *officinalis* rouge avec une fleur simple.

C'est avec l'image de cette pivoine, connue par les moines pharmaciens, amateurs de jardins et de botanique, que débute une histoire bien particulière de recherche. Peut-on chercher quelque chose qu'on ne connaît point ? cela est une question ancienne, formulée classiquement par Platon, dans le dialogue du *Ménon*. Bien connue et répandue en Europe, la pivoine était utilisée comme plante médicinale et était présente dans l'*officina* d'un monastère, raison pour laquelle Carl von Linné (Linnaeus) lui a ajouté le terme *offininalis* dans son *Systema Naturae* (1735)<sup>5</sup>. Les jésuites savants envoyés par Louis XIV en Chine avaient eux aussi cette image à l'esprit durant leurs investigations dans les domaines géographiques, politiques, historiques et botaniques pour lesquelles ils étaient mandatés<sup>6</sup>. Et sur leur route ils ont « trouvé » des « pivoines ».

Peut-on chercher quelque chose qu'on ne connaît pas ? Chercher présuppose qu'on connaisse l'objet que l'on cherche ou, du moins, l'idée de cet objet. Si l'on part à l'aventure, sans idées précises, avec un esprit ouvert, ce que l'on trouve, ce sont des « découvertes ».

<sup>4</sup> Cf. Hong De-Yuan; Pan Kai-Yu, A Taxonomic Revision of the *Paeonia anomala* Complex (Paeoniaceae), *Annals of the Missouri Botanical Garden*. 91(1) 2004: p. 87–98

<sup>5</sup>Cf. J. Pearn, J., On « officinalis » the names of plants as an enduring history of therapeutic medicine, *Vesalius* 2010, Suppl. 24-8

<sup>6</sup> Cf. Marie-Laure De Rochebrune, « Du Trianon De Porcelaine Au Cabinet Doré de Marie-Antoinette : La Chine A Versailles », dans : Marie-Laure De Rochebrune (Dir.) *LA CHINE À VERSAILLES. Art Et Diplomatie Au XVIIIe siècle*, Paris, 2014 ; cf. *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions Etrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus*, tomes IX – XXVI édités par Jean-Baptiste Du Halde, Paris 1709-1743.

Ainsi, Christophe Colomb avait une idée de ce qu'il cherchait quand il embarqua sur son navire : une nouvelle route des Indes, par l'ouest. Mais il a quand même fait une *découverte*, car il a trouvé ce qu'il ne cherchait pas et ne savait pas qu'il trouverait : un nouveau continent.

Les jésuites qui sont allés vers l'est, en Chine, ont croisé une végétation nouvelle et ceux qui étaient botanophiles ont fait de nombreuses *découvertes* : des plantes, des fruits, des fleurs encore jamais observés. Sauf pour l'une d'entre elles : la pivoine. Plusieurs de ces jésuites ont pu en constater la présence de spécimens dans des cours et jardins de nobles. Ce n'était point pour eux « une fleur » nouvelle, une fleur sans nom. C'était une fleur qui avait déjà un nom ! Ils l'ont *trouvée* car ils la connaissaient ! Mais ils ne l'avaient pas cherchée ! Face à leur audience, en France et en Europe, ils ont alors témoigné d'un objet re-trouvé. Jean-Baptiste Du Halde dans sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*<sup>7</sup>, en fit la description suivante :

« Les Pivoines[!] sont en plusieurs endroits de la Chine, beaucoup plus belles que celles d'Europe[!] ; & sans parler de la diversité des couleurs, elles ont encore dans quelques endroits cela de singulier, qu'elles répandent une odeur douce & tout à fait agréable. C'est ce qu'on trouve [!] de meilleur dans les parterres de fleurs, où l'on ne voit d'aucune autre espèce de fleurs, qui puisse entrer en comparaison avec nos[!] œillets, nos[!] tulipes, nos[!] renoncules, nos[!] anémones & autres fleurs semblables<sup>8</sup>. »

---

<sup>7</sup> Il y avait d'autres publications sur la Chine et en plus, Du Halde n'était que rédacteur et éditeur car il n'était jamais allé en Chine. Mais la *Description ... de la Chine* était le livre le plus lu et traduit parmi les érudits et savants du temps en Europe. Voltaire écrivait : « DU HALDE (Jean-Baptiste), jésuite, quoiqu'il ne soit point sorti de Paris, et qu'il n'ait point vu le chinois, a donné sur les Mémoires de ses confrères la plus ample et la meilleure description de l'empire de la Chine qu'on ait dans le monde. Mort en 1743. L'insatiable curiosité que nous avons de connaître à fond la religion, les lois, les mœurs des Chinois, n'est point encore satisfaite : un bourgmestre de Middelbourg, nommé *Hudde*, homme très-riche, guidé par cette seule curiosité, alla à la Chine vers l'an 1700. Il employa une grande partie de son bien à s'instruire de tout. Il apprit si parfaitement la langue qu'on le prenait pour un Chinois. Heureusement pour lui la forme de son visage ne le trahissait pas. Enfin il sut parvenir au grade de mandarin ; il parcourut toutes les provinces en cette qualité, et revint ensuite en Europe avec un recueil de trente années d'observations ; elles ont été perdues dans un naufrage : c'est peut-être la plus grande perte qu'ait faite la république des lettres. » VOLTAIRE 1751, *Le Siècle de Louis XIV. Catalogue De La Plupart Des Ecrivains Français*, Œuvres complètes de Voltaire, Garnier, 1878, Tome XIV. p. 68f.

<sup>8</sup> Jean-Baptiste Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*. Tome 1, P.G. Mercier, Paris, MDCCXXXV (1735), p. 24.





Li Peiyu (Dynastie de Qing), après 1644, Album of Peony Painting, The Palace Museum Taipeh

Du Halde était dans sa *Description* loin d'être le premier à évoquer les pivoines et il ne connaissait pas leur nom chinois. Auparavant, dans les années 1665-1657, il y avait une ambassade de la VOC<sup>9</sup> des Pays Bas à la cour de l'empereur de Chine. Un certain Jean Nieuhof, qui y a participé, en a fait un rapport long et détaillé.

---

<sup>9</sup> VOC : la Compagnie des Indes Orientales : *Vereenigde Oostindische Compagnie*, en néerlandais.



En tant qu'étranger qui avait aussi du goût et de l'attrance pour les plantes et les fleurs, comme cela était de tradition aux Pays-Bas, il écrivait :

« La *Chine* abonde aussi en diverses odoriferantes & rares Fleurs, qui sont fort peu connues de nos Europeens. On en voit une nommée *Meutan*, dans la Province de *Xensi* qui doit bien estre charmante, puis-qu'on l'appelle la Reine des fleurs : Elle est plus grande que la Rose no nostre país, & luy ressemble quand à la figure, mais elle n'a point d'épine, & a la couleur plus blancheâtre, comme si elle estoit mêlée de blanc & rouge : On en trouve aussi des rouges & de jaunes. L'arbrisseau qui la produit ne ressemble pas mal au sureau de nostre *Europe*. Cette fleur apporte un grand ornement aux parterres & aux jardins des Seigneurs Chinois, qui prennent soin de ne la point exposer aux ardeurs du Soleil, de peur de la perdre. »<sup>10</sup>

Nieuhof apprit que cette plante était désignée en Chine comme : « Meutan » - ce qui correspond en Mandarin au mot « mudan », traduit par « lignieux<sup>11</sup>- rouge cramoisi ». Les Anglais l'ont traduit par « moutan »<sup>12</sup>. Nieuhof avait aussi appris que cette plante était appelée

<sup>10</sup> Jean Nieuhoff, *L'Ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de la Chine, ou Grand Cam de Tartarie, faite par les Srs. Pierre De Goyer, & Jacob De Keyser, Seconde Partie*, Jacob De Meurs, Leyde, 1665, p. 77. Le livre apparut rapidement en diverses langues. La version néerlandaise, l'original du rapport, apparut en 1665 – *Het gezantschap der Neerlandtsche Oost-Indische Compagnie...*, Amsterdam; en Latin en 1668: *Legatio batavica ad magnum Tartariae chamum Sungteium, modernum Sinae imperatorem...*, Amstelodami; en Allemand : Johan Neuhof, (Johannes Nieuhof, *Die Gesandtschaft der Ost-Indischen Gesellschaft in den Vereinigten Niederländern an den tartartischen Cham und nunmehr auch sinischen Keiser, verrichtet durch die Herren Peter de Gojern und Jakob Keisern, Jakob Mörs*, Amsterdam, an 1666 p. 350f et en Anglais: *An embassy from the East-India Company of the United Provinces...*, John Ogilby, London, 1669. (deuxième édition 1673)

<sup>11</sup> La traduction courante est « mâle ». Mais la lettre 牡 « mu » dans 牡丹 « mudan » dans le chinois des Han – Chinois Ancien (CA) peut aussi signifier « lignieux ». « mu » (bois) - « \*môg » (CA) - pouvait être interchangé avec « mu » (mâle) – « \*muk » (CA) (Reconstruction du mot selon Karlgren). La traduction de « mudan » peut ainsi rendu comme « lignieux-rouge cramoisi » ou « ligneux-cramoisi-pillules ». Cf. Teruyuki Kubo, *The Problem of Identifying Mudan 牡丹 and the Tree Peony in Early China*, dans: *Asian Medicine* 5(2009) p. 108-145, p. 139. À propos de la variabilité de l'Ancien Chinois, cf. Wolfgang Behr, *Variation, deviation, migration : How unified was Old Chinese*, Guest Lecture FAH- DCLL University of Macau, cf : <https://fah.um.edu.mo/activities/variation-deviation-migration-how-unified-was-old-chinese/> retrieved 2020/04/10. Cf. Rint Sybesma, Wolfgang Behr, Yuego Gu (éds.), *Encyclopedia of Chinese Language and Linguistics*, (5 Vol.) Brill, 2016

<sup>12</sup> Cf. Joseph Sabine, *On the Paeonia Moutan, or, Tree Paeony, ant its varieties*, *Transactions Of The Horticultural Society Of London*, Vol. VI 1826, p. 465ss

« Reine des fleurs ».<sup>13</sup> Il faut savoir que le nom « mudan » est masculin ce qui est singulier parmi les plantes fleurissantes en Chine et renvoie également à sa position singulière, son identité spécifique, acquise à l'époque Tang, au VIII<sup>e</sup> siècle.

Les sources chinoises laissent soupçonner que le nom « mudan » était attribué à cette plante grâce à l'impératrice Wu Zetian. Le nom antérieur présent dans la langue vernaculaire était 牡丹药 *mu shaoyao*, mot féminin traduit par pivoine pérenne (*shaoyao*) ligneuse (*mu*). L'impératrice faisait preuve de beaucoup d'efforts pour changer toute la nomenclature du protocole à la cour dont aussi celle de la pivoine. En Chine, à cette époque, toutes les fleurs étaient *ying*, correspondant féminin du *yang*, masculin. Cette exception crée pour le mudan signifiait alors un changement important. L'impératrice contribuait elle-même à un changement de paradigme, constitué par la modification des noms et mots des choses. Elle voulait ainsi que le mudan soit le représentant du « pouvoir » et de la loyauté demandée aux tributaires<sup>14</sup>.

Nieuhof décrit également les qualités singulières de la plante : sa forme comme d'une rose, plus grande, plus jolie, dépourvue d'épines, de couleur blanc-rouge cramoisi, bien qu'il y ait aussi des rouges entiers, des jaunes, arbustive comme le sureau ; le « meutan » se trouve dans les jardins exquis des gens riches, soigné avec beaucoup d'attention et d'efforts ; il faut le couvrir avec une paroi si le soleil brille trop fortement<sup>15</sup>.

Nieuhof, contrairement à Du Halde, n'utilise pas le nom européen « pivoine » ou « *paeonia* » pour cette plante qu'il désigne sous le terme « meutan ». Mais la description, avec sa singularité, est la même. Curieusement, comme Du Halde, il évoque les « Européens » face à cette « découverte ». « Découverte » est le bon terme, car il ne la compare pas à l'image ou l'idée de la « pivoine » européenne ! Il fournit aussi volontairement la première description de cette plante, condition nécessaire pour la reconnaissance d'une nouvelle plante par les botanistes. Mudan, n'est-ce pas là la dénomination correcte dans la nomenclature botanique ?

À la découverte par les Européens de cette « autre » pivoine en Chine, succéda la quête de sa possession, eu égard aux qualités qui lui étaient attribuées : incomparablement plus belle, avec plus de coloris, plus parfumée. Le naturaliste Joseph Banks, le « Pape » des « nouvelles plantes découvertes » avait également lu le livre de Du Halde<sup>16</sup> – et il a explicitement mandaté l'un de ses « chasseurs-de-plantes », John Duncan, pour lui en

---

<sup>13</sup> Joseph Sabine, secrétaire de la Royal Horticultural Society en 1826 connaissait aussi cette designation : « They are stated to have received various names, as *Hoo-ouang*, or *King of flowers*, *Pé-lang king*, or *Hundred ounces of gold* (from their value), and *Mou-chao-yao*, or the *Tree Paeony*, to distinguish it from the Herbaceous Paeonies.” Joseph Sabine, “On the Paeonia Moutan, or, Tree Paeony, and its varieties”, *Transactions Of The Horticultural Society Of London*, Vol. VI 1826, p. 455ss.

<sup>14</sup> Li Shutong 李树桐. 《唐人喜爱牡丹考》 [‘ Enquête sur l’admiration de mudan dans l’époque de Tang »], in: *The Continent Magazine*, 39:1/2 (July, 1969), p. 65

<sup>15</sup> Cf. le texte en allemand cité (réf. ci-avant)

<sup>16</sup> Jonas C. Dryander, *Catalogus Bibliothecae Historico-Naturalis Josephi Banks*, Tomus III Botanici, Bulmer, Londini, 1797, p. 143. Banks a lu aussi le rapport de Nieuhof : *ibid*, p. 142, en néerlandais – a-t-il fait le lien entre les deux descriptions citées ici ? Banks pouvait-il lire le Néerlandais ?



rapporter de Chine<sup>17</sup>. En 1787, Duncan parvint à expédier plusieurs plans<sup>18</sup>, dont deux sont arrivées vivants et en bonne santé chez Banks qui les planta, l'un au jardin royal de Kew, et l'autre dans son propre jardin<sup>19</sup>.

Henri-Léonard Bertin (1720-1792), ministre et secrétaire d'état (décembre 1763 – mai 1780) était en charge de la manufacture de porcelaine de Sèvres et de la Compagnie des Indes. Déjà dans son poste précédent en tant qu'intendant de la généralité de Lyon il avait développé un intérêt pour la Chine en s'occupant de l'amélioration des techniques de production de la soie.<sup>20</sup> L'historienne Dumoulin-Genest nous informe dans sa thèse particulièrement révélatrice, que dès 1777, Bertin a demandé aux pères Amiot, Cibot et Yang de lui fournir des graines de « meoutanhua »<sup>21</sup>. En 1779 le père Amiot lui a enfin envoyé « huit flacons de semences de fruits et de fleurs » parmi lesquels se trouvait aussi un flacon de graines de « meou tan hua [mudanhua, pivoine] ».<sup>22</sup>

Etonnamment le mudan était ainsi arrivé sous forme de graines en Europe, bien avant son arrivée en Angleterre en 1787 ! Probablement en 1779/80 Bertin a tenu dans ses mains un flacon de graines de cette plante si recherchée. Il est intéressant de constater que Bertin a aussi utilisé le nom chinois « meoutan hua » et non le terme européen « pivoine » ou « paeonia ». Il ne devait pas « savoir » ce que c'était, cette « meoutang hua » ou avait-il lu « le Nieuhof » ? Sa connaissance du nom lui venait directement de sa correspondance avec les pères jésuites commencée en 1765 et qui était la base des « Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc. des Chinois, par les missionnaires de Pékin », publiés entre 1776 et 1814. En 1772 le père Cibot lui envoya un recueil de « Plantes et fleurs arbres de Chine » avec une série de peintures. A la base de ce recueil était un recueil du XVIIIe siècle de la dynastie Tang sur les plantes et fleurs dans les jardins impériaux dont aussi « Le mou-tan (mudan) ». Les informations sur le « mou-tan » seront après publiées dans les « Mémoires ... » Tome III.<sup>23</sup>

Très vraisemblablement Bertin a donné ces graines à son jardinier du domaine de Chatou où il construisit « une véritable habitation chinoise »<sup>24</sup>. Bertin a quitté la France en 1791 et mourut à Spa en 1792. A-t-il vu fleurir les mudan dans son jardin à Chatou ? Il faut compter 4-7

---

<sup>17</sup> Claus U. Rieth, *Paeonia Moutan* – « Schöner als alle Blumen Europas ». Traditionsgeschichtlich-botanische Untersuchung zu den Strauch-Pfingstrosen (*Paeonia arborea seu suffruticosa*); «*Paeonia L. sect. Moutan* DC.) dans *Mitteilungen Deutsche Dendrologische Gesellschaft* (MDDG)103/2018, p. 50-60

<sup>18</sup> John Duncan, Lettre à Sir Joseph Banks, le 4. April 1787, dans: *The Indian and Pacific Correspondance of Sir Joseph Banks*, Chambers, Neil (Ed.) (2008-2014), Pickering, London (IPCSJB) Vol.2, Letters 1783-1789, p. 176f. Cf. pour l'arrivée en Angleterre : Sabine (1826)

<sup>19</sup> Cf. James Burnett (Ed.) *The Magazine of Botany & Gardening. British & Foreign*. Vol. II New Series, Henderson, London, 1836, p. 54

<sup>20</sup> Constance Bienaimé, Patrick Michel, Portrait Du Singulier Monsieur Bertin. Ministre Investi Dans Les Affaires De La Chine, dans : Marie-Laure De Rochebrune, (Dir.) *LA CHINE À VERSAILLES. Art Et Diplomatie Au XVIIIe Siècle*, Paris, 2014, p. 151

<sup>21</sup> Marie-Pierre Dumoulin-Genest, *L'Introduction Et L'Acclimatation Des Plantes Chinoises En France Au XVIIIe Siècle*, I, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Thèse de Doctorat, Paris, 1994 (non-publié), p. 281 ref. 5

<sup>22</sup> Dumoulin-Genest (1994), p. 281

<sup>23</sup> Dumoulin-Genest (1994), p. 196-199. Cf. *Mémoires concernant L'Histoire, Les Sciences, Les Arts, Les Mœurs, Les Usages, &c. Des Chinois, Par Les Missionnaires de Pékin*, Tome Troisième, Nyon l'aîné, Paris, 1778, p. 461-478

<sup>24</sup> Cf. Bienaimé, Michel, Rochebrune (2014), p. 152, 156, 158

ans à partir de la mise en terre de graines jusqu'au moment de l'éclosion d'une fleur de mudan !<sup>25</sup> A-t-il transmis des graines ou la plante elle-même à un autre botaniste ou jardinier à Paris ? Par exemple à André Thouin, jardinier en chef du Jardin Royal à Paris et professeur de botanique dès 1793 en charge de la naturalisation des plantes étrangères<sup>26</sup> ? Thouin travaillait aussi avec le recueil chinois mentionné ci-dessus pour identifier les plantes et on peut reconnaître ses notes sur les papiers dedans.<sup>27</sup> S'ouvre l'éventualité que le mudan dont Bonpland savait qu'il fleurissait dans le jardin de Joséphine à Malmaison en 1803<sup>28</sup> ait eu une autre origine que d'Angleterre ! C'est une réponse possible au fait qu'il n'y a pas d'information sur l'arrivée d'un mudan à Malmaison d'origine d'outre-Manche jusqu'à présent.

Le « mūdān » - la *paeonia suffruticosa* Andr. - était alors une plante entre deux mondes, l'europpéen et le chinois. Reconnue par les Européens grâce à l'image qu'ils avaient en mémoire, elle est « re-trouvée » comme l'une des plus belles plantes imaginables. Avec la description de Du Halde, cette perspective s'imposa à l'époque de la frénésie botanique en Europe. Le rapport de Nieuhof, par contre, eut dans cette perspective moins d'effet. Sous le nom « meutan » très peu de gens pouvaient imaginer autre chose qu'une très belle rose étrangère. En dépit de ce fait, le livre de cette ambassade a eu, avec ses très riches illustrations en imprimés et en gravures de motifs chinois, d'immenses répercussions sur tous les arts décoratifs en Europe et il a façonné la « chinoiserie » des XVIIe et XVIIIe siècles.<sup>29</sup> Les jésuites français enfin fournissaient des informations précises sur le « moutan » en particulier le père d'Incarville et après sa mort le père Amiot en 1772.

Plus que 100 ans après Nieuhof, Amiot nous donne plus d'informations sur le mudan qu'il identifie avec la « Pivoine ». Amiot a l'avantage d'être sur place dans le grand programme de recherches sur la Chine et constate que le mudan n'est pas connu en Europe où on connaît depuis longtemps la *Pivoine*: « On a reconnu, de toute antiquité, les Pivoines mâles & femelles dont parlent les livres de Botanique d'Europe, & de toute antiquité on en a fait beaucoup d'usage dans / la Médecine. La Pivoine nommée *Mou-tan*, dont nous allons donner la notice, nous paroît inconnue au-delà des mers. »<sup>30</sup>

Selon Amiot le mudan figure sur de nombreux produits exportés en Europe sur commande – mais il y est vu comme une fleur fantaisie, car la fleur réelle n'est pas encore connue : « Il y a d'autant plus lieu d'en être surpris, que nos Peintres de Kan-ton la peignent en une infinité de manières sur les paravents, les éventails, &c. & la font entrer dans presque tous les paysages qu'on leur fait faire pour l'Europe. Il faut que leurs ouvrages n'aient jamais été vus par aucuns Botanistes, ou que ne reconnoissant pas la Pivoine dans la manière dont elle étoit peinte, ils l'aient prise pour une fleur d'imagination. Combien d'autres choses que tout le monde regarde & que personne ne voit ! le mal n'est pas grand quand il ne s'agit que de fleurs. »<sup>31</sup> Bien que la pivoine fût connue en Europe, le mudan n'y était pas reconnu !

---

<sup>25</sup> Cf. *Mémoires concernant...*, Tome Troisième, p. 474

<sup>26</sup> Cf. [https://www.wikiwand.com/fr/Andr%C3%A9\\_Thouin](https://www.wikiwand.com/fr/Andr%C3%A9_Thouin) consulté 04.06.2020

<sup>27</sup> Dumoulin-Genest (1994) p. 197

<sup>28</sup> Rieth (2018), p. 55s

<sup>29</sup> Cf. Marie-Laure De Rochebrune, (Dir.) *LA CHINE À VERSAILLES. Art Et Diplomatie Au XVIIIe Siècle*, Paris, 2014

<sup>30</sup> MCC, Tome Troisième, p. 461s

<sup>31</sup> *ibid.* p. 462

Amiot avait aussi connaissance des noms que Nieuhof avait déjà transmis : "Si le *Mou-tan* qu'on appelle aussi *Hoa-ouang* [hua wang], *roi des fleurs*, à cause de sa beauté ; *Pé-leang-kin* [bai liang jin], *cent onces d'or*, à cause du prix excessif où les curieux portèrent autrefois certaines especes, & *Mou-chao-yao* [mu shao yao], la *Pivoine arbre*, pour le distinguer de la Pivoine ordinaire, n'est pas comme disoient les anciens, la *Couronne de la terre*, on ne peut s'empêcher de le regarder comme une des plus belles fleurs qu'il y ait dans la nature. ... »<sup>32</sup>

Il avait appris<sup>33</sup> comme Nieuhof que dans l'époque des Tang « la beauté, l'éclat & le nombre de ses fleurs la douceur de leur parfum, la variété de leurs couleurs, la multitude de leurs feuilles & les grains d'or dont elles sont mêlées lui méritèrent les admirations & les préférences du public. Sa culture devint l'amusement favori des grands, des riches & des gens de lettres. Toutes les nouveautés que la culture fit eclorre, devinrent des nouvelles de commerce, parce que la Cour en faisoit cas, & que les gens en place achetoient à l'envi l'honneur de les lui offrir. La Cour les faisoit servir à sa magnificence & à ses libéralités. »<sup>34</sup>

L'exposé d'Amiot nous apprend aussi : « Les Poètes dont toute nouveauté agréable ou utile reçoit toujours l'hommage, s'empresserent à l'envi de célébrer les *Mou-tan*. Comme notre poésie tourne tout en allégories morales & philosophiques, les Empereurs prirent eux-mêmes le pinceau pour rimer des vers à l'honneur de la nouvelle fleur, & consacrerent par des inscriptions magnifiques les parterres du Palais, où en l'elevoit, & les peintures qu'en faisoient les plus habiles Peintres pour la décorations[sic] de leurs appartemens. »<sup>35</sup> On entre là dans une nouvelle dimension du mudan : une dimension littéraire, morale et philosophique. C'est là aussi que s'arrête l'exposé d'Amiot qui - outre des informations historiques et en horticulture - n'approfondit pas davantage ces dimensions du savoir qui sont vraisemblablement familières à l'auteur du passage cité, mais pas à Amiot et encore moins au lecteur en Europe.

Adoré par les Chinois depuis l'époque des Tang, le « mudan » cachait en fait nombre de significations inconnues aux Européens qui étaient encore peu nombreux à avoir accédé aux côtes de cet empire. Jusqu'à la guerre de 1840, seuls les pères jésuites et les rares membres des ambassades avaient eu la possibilité d'accéder aux villes de ce pays. Poursuivi et, finalement, parvenu en Europe - en France en 1779/80 sous forme de graines et en Angleterre en 1787 sous forme de plante - le secret de la plante et sa signification étaient loin d'être « découverts ». La désignation de « Reine des fleurs », mentionnée en premier par Nieuhof, et son rôle dans l'esprit pour l'élite et le peuple chinois comme mentionné par Amiot constituaient cependant un premier signe.

---

<sup>32</sup> *ibid.* p. 464

<sup>33</sup> Dans son exposé sur le "Moutan" Amiot semble utiliser une autre source. Cela devient évident par les phrases avec un sujet à la première personne pluriel : « Il n'y a guere que 1 400 ans que le *Mou-tan* est connu & cultivé dans nos parterres. Les *amateurs de cette belle fleur* ont fait en vain des recherches pour lui procurer la gloire d'une grande antiquité... Comme notre poésie tourne tout en allégories morales & philosophiques, les Empereurs prirent eux-mêmes le pinceau pour rimer des vers à l'honneur de la nouvelle fleur. » p. 462.463 On peut supposer qu'Amiot utilise un texte écrit par un confrère chinois.

<sup>34</sup> *ibid.* p. 463

<sup>35</sup> *ibid.*

## D'une fleur au fleuron - le 牡丹 mudan et l'identité des Tang

赏牡丹

庭前芍药妖无格，池上芙蓉净少情。  
唯有牡丹真国色，花开时节动京城。<sup>36</sup>

Liu Yuxi (772-842)

Admirez le mudan !

La pivoine, séduisante et pourtant indéfinie, se dresse face à la cour

Le lotus flotte sur le lac, pur mais d'une beauté discrète

Le mudan est la seule vraie beauté du pays

lorsqu'il éclot toute la ville est en émoi.<sup>37</sup>

Ce poème de Liu Yuxi, poète célèbre de l'époque des Tang, est comme une icône en miniature de ces temps. À Luoyang, capitale jumelle de Chang'An (Xi'An aujourd'hui), le mudan (牡丹) avait créé une *paeonia-mania*. Il était devenu la plante chic de la haute-société, à commencer par l'empereur, sa cour, la noblesse et les plus fortunés. Un grand jardin était un *must* et, dans ce jardin, la présence d'une collection de pivoines arbustives, une nécessité. Le mudan était originaire de la province de Shanxi (au sud de Taiyuan d'aujourd'hui) parmi d'autres endroits<sup>38</sup>. La plante en fleur double avec un éventail de coloris était le résultat du travail des horticulteurs de Luoyang, ancienne capitale de l'époque des Han. Le mudan a d'abord été introduit au palais à Chang'An, la résidence jumelle de Luoyang, par l'impératrice Wu Zetian<sup>39</sup>.

Au printemps, aux mois d'avril et mai, à Luoyang, la floraison des mudan (牡丹) faisait partie des événements mondains à ne pas manquer. Faire voir et aller voir était devenu un plaisir et un engouement ; tant les gens s'émerveillaient de regarder éclore les fleurs magnifiques en pétales de soie luisants avec leurs coloris allant du blanc au rose et au

---

<sup>36</sup> En PinYing (chinois translittéré) : ting qian shaoyao yao wu ge, chishang fu qu jing shao qing / weiyou mudan zhen guo se huakai shijie dong jingcheng. Cf. le texte chinois : Wu Gang Zhang Tianchi, *Selected notes on Liu Yuxi's poems*, Sanqin Publishing House, Xi'an 1987, p.27, <https://baike.baidu.com/item/%E8%B5%8F%E7%89%A1%E4%B8%B9/918094> consulté le 10/04/2020.

<sup>37</sup> "Enjoying mūdān: In front of the court the (perennial) peony <sup>37</sup> – seducing, yet boundless./The lotus on the pond – clean, yet lacks attraction./ Only mūdān is the real color of the empire. In the season, when the blossom opens, it moves the capital". Traduction anglais-français : Auteur." Traduit du Chinois en Anglais par Giancarlo Danuser M.A. (sinologie), AOI, Université de Zurich ; cf. Mark E. Lewis, *China's Cosmopolitan Empire. The Tang Dynasty*, Cambridge (Mass.) / London, 2009, p. 110.

<sup>38</sup> Cf. Kubo (2009), p. 113 et s.

<sup>39</sup> Li Shutong 李树桐 (1969), p. 45.



rouge-cramoisi<sup>40</sup>. La « Jaune de Yao » et la « Rouge de Luoyang » avec leurs fleurs doubles avaient marqué le goût des générations d'amateurs et amatrices à venir<sup>41</sup>.



Vase avec mudan, Dynastie Jin (1115-1234), Metropolitan Museum of Art, New York<sup>42</sup>

Le mudan était alors d'abord une fleur exclusivement destinée à l'empereur. Durant le règne de l'empereur Xuanzong (713-741), le mudan était présent et respecté dans la cour intérieure du palais et a été planté devant le Chenxiang Pavillon, un pavillon en bois d'agar, particulièrement odorant.<sup>43</sup> Song Shanfu, l'un de ces célèbres horticulteurs singulièrement doué pour créer des variétés abondantes et extrêmement belles, a été mandaté par l'empereur pour planter 10'000<sup>44</sup> mudan dans le jardin de la résidence estivale au palais Hua Qing au pied du mont Li<sup>45</sup>.

<sup>40</sup> Cf. Mark E. Lewis (2009) p. 109ff.

<sup>41</sup> Ouyang Xiu, "Record of the Tree Peonies of Loyang, 1034", John Marney (trad.), *The American Peony Society Bulletin* Nr. 229, March 1979, S. 34ff.

<sup>42</sup> Cf. <https://www.metmuseum.org/art/collection/search/42439> consulté le 10/04/2020

<sup>43</sup> Kubo (2009), p. 121, un passage de Li Jun 李濬 dans son «Songchuang zalu»

<sup>44</sup> En Chine 10'000 signifie la totalité càd toutes les pivoines dans tous les coloris et formes.

<sup>45</sup> 宋單父種牡丹

洛人宋單父字仲孺善吟詩亦能種藝術。 / 凡牡丹變易千種紅白鬥色，人亦不能知其術。 / 上皇召至驪山植花萬本色樣各不同，賜金千余兩， / 內人皆呼為花師，亦幻世之絕藝也。

Par la suite, le mudan fit son entrée dans les jardins des nobles, des lettrés - qui étaient souvent ministres -, puis des riches commerçants. Les jardins reflétaient les paysages où les sages et savants taoïstes trouvaient leur bonheur dans l'harmonie avec le *qi*, la force présente dans tout ce qui est vivant. L'intérêt se concentrait alors, comme dans un zoom, du paysage au jardin, et aux plantes qui arboraient des terrains souvent immenses. Une passion pour la collection d'arbres, arbustes et plantes avait saisi leurs propriétaires et une botanico-pholie s'était installée dans la haute-société.

Le poème de Li Yuxi a capturé cet esprit du temps. L'auteur le condense dans un quatrain. Li y évoque trois plantes : la pivoine pérenne<sup>46</sup>, le lotus – et face à eux - le mudan (la pivoine arbustive). Chaque plante fait le lien avec une évolution historique. Derrière ce plan des trois plantes se cache un processus phénoménologique, dans le sens hégélien.

芍药 (*shao'yao*), la pivoine pérenne, est la « pivoine » connue depuis des siècles, déjà à l'époque des Tang (VI<sup>e</sup> siècle dans le *Shi Jing*), pour ses qualités médicinales. Elle figure depuis dans tous les « materia medica » / « bencao » (chin) et on utilise surtout sa racine séchée en décoctions dans la pharmacopée<sup>47</sup>. Mais la « shaoyao<sup>48</sup> n'a jamais atteint la célébrité attribuée au « mudan ».

La pivoine pérenne représente la tradition de Shen Nong (ou Shen Nung), ancêtre-dieu de l'humanité qui a donné accès aux cinq graines (les céréales d'alimentation de base) et aux plantes médicinales en goûtant les cent herbes.<sup>49</sup> Shen Nong était à l'époque de Han (206 av. J.C. - 220 apr. J.C.)<sup>50</sup> considéré comme le père-fondateur de la pharmacopée, d'où le nom du premier guide pharmaceutique chinois : « Shen Nung pen-

---

« Song Shanfu plante des mudan : Song Shanfu, originaire de Luo, surnommé Zhognru, récite des poèmes et s'y entend pour planter et pratiquer l'horticulture. Tous les mudan se prêtent à être transformés en mille variétés de coloris rouge, blanc et scintillant comme les astres ; les procédés ne sont pas faciles à comprendre pour les amateurs. L'empereur envoya Song Shanfu par édit au mont Li afin d'y planter des telles fleurs de tous les coloris et variétés et l'a récompensé avec plus de mille Liang. Tous les connaisseurs l'appelaient « le maître des fleurs » et il était au même titre le génie inégalé dans le monde de l'enchantement. »

(traduit par Giancarlo Danuser), *g f3Records of the Dragon City*, 柳宗元 《龙城录》 (Liu Zongyuan) Long Cheng Lu, <https://ctext.org/searchbooks.pl?if=gb&searchu=ctp%3Awork%3Awb177407&remap=gb> consulté 20/04/2020

<sup>46</sup> Le « shaoyao » (chin.), plante jumelée avec le « mudan », car la forme de sa fleur et les feuilles sont très proches du mudan, fait partie des *paeoniaceae* et correspond à la *paeonia lactiflora* Pall., la vivace, « lacti-flora » car sa sève est blanche comme le lait (lacte en latin), chez nous connue sous l'appellation de « pivoine ».

<sup>47</sup> Kubo (2009), p. 110.

<sup>48</sup> La partie 药 yao indique que la plante fait partie des simples et correspond ainsi au « officinalis ».

<sup>49</sup> Shen Nong est une figure mythologique chinoise de la nuit de temps, l'agriculteur divin. Il est le fondateur de l'agriculture : l'inventeur de la charrue, celui qui enseigna les hommes à semer et manger les céréales. Shen Nong est aussi responsable pour la pluie. On suppose qu'il était une déité à qui on s'adressait pour demander la pluie. Cf. Robert F. Henricks, *Fire and Rain : A look at Shen Nung (The Divine Farmer) and His Ties with Yen Ti (The "Flaming Emperor" or " Flaming God")*, *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, Vol. 61, No. 1, (1998), pp. 102-124, ici p. 104-107 <https://www.jstor.org/stable/3107294> consulté 20/04/2020.

<sup>50</sup> Pour les dates voir <http://www.chinaknowledge.de/History/history.html> consulté le 10/04/2020. chinaknowledge.de est un site scientifiquement fondé et édité par le Dr. phil. Ulrich Theobald MBA, maître de conférence en sinologie à l'Université de Tubingen.

»tsao ching» – *materia medica* de Shen Nong.<sup>51</sup> La shao'yao, la pivoine pérenne fait ainsi référence à l'histoire spirituelle du peuple chinois qui se fonde sur les bienfaits de ce héros de la nuit des temps.

Le lotus, principale plante-symbole du Bouddhisme – l'image de Buddha assis au-dessus de la fleur ouverte du lotus – figure la pureté : la pure image de la fleur blanche issue de la boue ordinaire figure le chemin de l'adepte bouddhiste qui sort de la boue terrestre qui symbolise la souffrance pour accéder au nirvana, la non-existence, la pureté immaculée de l'esprit. Ces idées sont contenues dans le sutra de l' » Excellente Lumière Dorée « , un des textes canoniques du bouddhisme chinois<sup>52</sup>. Ainsi, quatre Buddhas naissent du lotus divin selon ce sutra<sup>53</sup>.

Le bouddhisme fit son apparition en Chine à partir du premier siècle de notre ère<sup>54</sup>, avec une première vague à partir de la dynastie des Jin de l'Est (317-420)<sup>55</sup>, où il commença à pénétrer dans les classes supérieures. Entre la philosophie taoïste-confucianiste d'une part et le bouddhisme de l'autre on vit néanmoins se développer, durant la période Tang (VII-VIII siècle), une vive compétition. Cela allait si loin que chacun faisait une lecture différente des textes sacrés de l'autre courant de pensées pour prouver sa propre suprématie. Le taoïsme essayait de prouver ainsi qu'il était l'origine du bouddhisme et vice versa.<sup>56</sup>

Comment intervint le mudan dans cette compétition ? C'est précisément en ce temps de rivalité entre un courant d'esprit bouddhiste venu d'Inde - alors considéré comme étranger - et un courant d'esprit taoïste (et confucianiste ou plutôt un amalgame des deux) que le mudan devint une fleur emblématique. Il endossait un rôle dans le bouddhisme chinois à partir de Shenxiu<sup>57</sup> (625-706) qui est « considéré comme le sixième patriarche du bouddhisme »<sup>58</sup>. Cette ascendance de la pivoine s'observe dans les grottes sépulcrales Mogao à Dunhuang à partir du IV<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>. Dans la grotte n°320, datée de l'ère de l'empereur Xuanzong, du règne Kaiyuan / Tianbao (713-766 CE) – âge d'or de la dynastie Tang - figure une représentation d'une pivoine au centre du plafond entouré de nuages :

---

<sup>51</sup> Cf. Robert G. Henricks, A Look at Shen Nung 神農 (The Divine Farmer) and His Ties with Yen Ti 炎帝 (The «Flaming Emperor» or «Flaming God»), dans: *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, Vol 61, No.1 (1998) pp. 102-124, ici: p. 104-108

<sup>52</sup> Pour le texte en français voir : <https://fpmt.org/wp-content/uploads/teachers/zopa/advice/pdf/GLSCCfinal506.pdf> en anglais: <https://fpmt.org/wp-content/uploads/teachers/zopa/advice/pdf/sutragoldenlight0207a4.pdf> consulté 11/04/2020

<sup>53</sup> Cf. Chap. 2 de la Sutra « Excellente Lumière Dorée. Cf. aussi : Chap. 5 : « La source des lotus »

<sup>54</sup> Cf. Wolfgang Bauer, *China und die Hoffnung auf Glück*, Carl Hanser Verlag, München 1971, p. 216ss <http://www.chinaknowledge.de/Literature/Religion/buddhism.html> et <https://www.dunhuang.com/cave/10.0001/0001.0001.0320> consulté 10/04/2020

<sup>55</sup> Cf. <http://www.chinaknowledge.de/History/Division/jin.html> consulté 10/04/2020

<sup>56</sup> Christine Moillier, *Buddhism and Taoism Face to Face*, University of Hawaii Press, Honolulu, 2008, doi 10.1515/9780824861698, p. 15-19

<sup>57</sup> Cf. [https://www.sohu.com/a/132842359\\_500710](https://www.sohu.com/a/132842359_500710) consulté 10/04/2020

<sup>58</sup> Damien Keown, *A Dictionary of Buddhism*, Oxford University Press, New York, 2003, p. 258

<sup>59</sup> Cf. « Civilisation on Display. Buddha's Caves in Dunhuang », <https://www.nytimes.com/2008/07/06/arts/design/06cott.html> consulté 10/04/2020



Plafond grotte Mogao n° 320<sup>60</sup>

Cette position centrale dans la grotte 320 est emblématique pour ce nouveau rôle dominant du mudan dans la sphère politico-spirituelle de l'époque de Tang sous Xuanzong. Il se peut que l'essor du pouvoir et l'esprit ouvert et multiculturel des Tang ait en même temps mené à un besoin de concentration vers ce qui est une expression authentique<sup>61</sup> de la culture dans la chaîne des dynasties chinoises. Le mudan est issu des plantes sauvages autochtones des montagnes autour du berceau de la civilisation chinoise<sup>62</sup>. Cette origine le prédestinait pour être un symbole chinois par excellence. Le mudan arrivait par conséquent en tête de la symbolique codifiée de la cour. Il détrônait ainsi le lotus comme icône spirituelle ancrée dans la tradition du bouddhisme importé d'Inde.

Le mudan avait acquis un rôle extraordinaire, il était devenu le fleuron de l'empire Tang. Par sa beauté et l'aspect soyeux de ses pétales semblables à des plumes, il était devenu non seulement le bijou des jardins des puissants et des riches, mais aussi leur enseigne. Dès lors, dans l'histoire des idées chinoises, Le mudan incarnait le désir et la réalité de puissance et de fortune, d'où ses dénominations « Roi des fleurs » « wang-

<sup>60</sup><https://www.buddhistdoor.net/features/from-the-gobi-to-the-getty-buddhist-art-from-dunhuang-on-view-in-los-angeles> consulté 16/05/2020. Cf. cet article en référence à cet image.

<sup>61</sup> Pour la recherche du « authentique » chinois, cf. aussi Bauer (1971), p. 285 et s.

<sup>62</sup> Elles poussent en Chine en majorité dans les régions de Gansu et Shanxi, cf. Kubo (2011), p. 114.



hua» 王花 ou « Fleur de fortune et de noblesse » « fugui-hua » 富贵花<sup>63</sup>. Le mudan a gardé ce rôle à travers les siècles jusqu'à aujourd'hui – symbole de beauté, de puissance, de fortune et d'esprit raffiné chinois. Ces aspects ont largement échappé aux chasseurs-de-plantes venus d'Europe.

## Mudan – Allure, Beauté, Caractère



Emperor Xuanzong et madame Yang Guifei au jardin avec des mudan (à gauche)<sup>64</sup>

### Chant de Mélodie Pure et Paisible

雲想衣裳花想容  
春風拂檻露華濃  
若非羣玉山頭見  
會向瑤臺月下逢  
雲想衣裳花想容  
春風拂檻露華濃  
若非羣玉山頭見  
會向瑤臺 3 下逢

Les nuages font penser à sa robe, les fleurs à son allure  
La brise printanière époussette la balustrade, brillant éclat de rosée  
Si vous ne la voyez pas sur les cimes du K'iun Yu Chan  
Rencontrez-la vers Yao T'ai au hasard de la lune

Cette belle branche rouge au parfum condensé de rosée  
Nuages et pluie sur le mont Wou en vain arrachent les tripes  
Permettez-moi de vous demander, au palais des Han, qui pourrait lui  
ressembler ?  
Quelle pitoyable hirondelle volerait grâce à de nouveaux costumes !

<sup>63</sup> Cf. Lewis (2009), p. 111.

<sup>64</sup> Emperor Xuanzong and Lady Yang Guifei in a Garden, 明皇楊貴妃園屏風 江戸時代 六曲一雙 紙本金地着色, 17<sup>th</sup> century, Japan, Virginia Museum Of Fine Arts, Richmond VA, USA, VFMA 2003.2.1., <https://www.vmfa.museum/piction/6027262-135716406/> consulté 19/04/2020

雲想衣裳花想容  
春風拂檻露華濃  
若非羣玉山頭見  
會向瑤臺月下逢

Courtisane éminente tout le monde se réjouit ensemble  
Le grand souverain lui trouve des qualités pour la contempler en souriant  
Sachant assouvir ses appétits sensuels sans limite ni remords  
au nord du pavillon parfumé en bois d'aloès, appuyés à la barre du balcon.

Li Bai (701-762)<sup>65</sup>

Roméo et Juliette, l'évocation ces deux noms fait songer à l'une des plus grandes histoires d'amour du monde occidental. Xuanzong et Yang Guifei, ces deux noms évoquent l'une des plus grandes histoires d'amour du monde chinois. Et cet amour est inextricablement lié à une fleur – le mudan.

Yang Guifei, originaire de Luoyang (la ville des mudan), dont le nom de jeune fille est Yang Yuhuan, était devenue en 733, à l'âge de 14 ans, l'épouse de Li Mao, fils de l'empereur Xuanzong. Xuanzong, en 737, pleurait le décès de Wu, son épouse. Enthousiasmé par la belle Yang qui dansait, légère comme une plume, il tomba amoureux de l'épouse de son fils. Xuanzong fit que Yang Yuhuan devint d'abord nonne taoïste pour la faire sortir de l'union avec son fils. Puis il la prit comme son épouse, avec le titre de « Yang Guifei », épouse impériale et concubine suprême.

Ainsi que nous le transmet Li Jun dans «*Songchuan zalu*», Xuanzong avait fait planter pendant son deuxième règne «Kaiyuan»(713-741) quatre mudan dans la cour intérieure du palais à Chang'an, en face du «Pavillon en bois d'agar» : un rouge, un violet, un rouge-poudre et un blanc.<sup>66</sup> Un soir de printemps, alors que Xuanzong se promenait avec sa concubine impériale devant les mudan ensoleillés, il demanda à Li Bai (701-762), son poète préféré à la cour, de retenir ce moment merveilleux avec ses mots.

Li Bai écrit alors pour l'empereur le poème selon la mélodie «Quing Ping Diao»<sup>67</sup>. Le poète y compare Yang Guifei au mudan dont les pétales, le rosissement et le parfum ressemblent à sa beauté. Même la beauté de Feiyan, beauté de la cour par excellence dans les temps passés, ne peut rivaliser avec sa brillante splendeur.

La fusion de la beauté florale et de la beauté féminine de Yang Guifei dans le poème de Li Bai a immortalisé ce moment faustien (« l'éternel féminin nous élève ») dans la mémoire culturelle chinoise. Le lien charismatique entre les amants impériaux a rayonné sur la signification du mudan : par le poème de Li Bai, le mudan, qui n'était alors élevé qu'au rang de fleur nationale<sup>68</sup>, incarna jusqu'à l'essence du caractère des Tang et du chinois : splendeur, puissance, beauté.

<sup>65</sup> Li Po, L'Exilé du Ciel, (traduit du chinois par Daniel Giroud), *Motifs* n° 200, Le Serpent à Plumes, Paris 2004

<sup>66</sup> Kubo (2009), p. 121

<sup>67</sup> Wang Ying, A National Flower's Symbolic Value During the Tang and Song Dynasties, *Space and Culture* 2018 Vol. 21(1) p. 46-59, p. 47, DOI 10.1177/1206331217749765; cf. aussi Kubo (2009), p. 122

<sup>68</sup> Cf. Kubo (2009) p. 49



Yun Shouping (1633-1690)<sup>69</sup>

Quels sont les traits de caractère attribués à cette image symbolique du mudan ? D'abord la force de la volonté, si l'on se réfère à une histoire de l'impératrice Wu Zetian (de la dynastie Tang, mère de Xuanzong) transmise par le recueil 事物紀原 「牡丹」 shì wù jì yuán<sup>70</sup> « On raconte, un hiver, Wu Hou (Wu Zetian) se promenait dans le jardin arrière (à Chang'an). Toutes les fleurs étaient en floraison, sauf le mudan qui était en retard. Pour cela le mudan fut banni à Luoyang<sup>71</sup>. » Des générations plus tard, cette notice est à l'origine de la légende selon laquelle Wu Zetian aurait demandé à toutes les fleurs de fleurir en hiver et que toutes obéirent sauf une, le mudan. Wu Zetian ordonna alors de la

<sup>69</sup> National Palace Museum, Taipei, Taiwan

<sup>70</sup> 事物紀原「牡丹」 shì wù jì yuán (mélanges sur les faits et les choses), vol. 10, Auteur : Gao Cheng, Dyn. Song du Sud (1127-1279)

<sup>71</sup> 事物紀原「牡丹」 shì wù jì yuán, vol. 10, auteur : Gao Cheng, Song Dyn. (960-1279) «一說武后冬月游后苑花俱開而牡丹獨遲。遂貶于洛陽 Yī shuō wǔhòu dōng yuè yóu hòu yuàn huā jù kāi ér mǔdān dú chí suì biǎn yú luòyáng» – traduit par Giancarlo Danuser et l'auteur de cet article.



brûler, mais elle fleurissait toujours. Le mudan finit par être banni à Luoyang. Ce conte souligne encore davantage sa capacité de « résistance ».

Le mudan représente, d'une part, la puissance et la splendeur impériale. Il incarne la valeur d'une volonté de fer qui ne se prête pas à la prosternation. Supériorité culturelle et empire irréductible étaient des éléments de l'esprit du temps de l'époque Tang<sup>72</sup> – un empire qui sortait vainqueur des guerres, connaissait un essor économique et spirituel et bénéficiait du commerce transnational par la route de la soie. Fêtant le mélange pluriculturel, des villes comme Chang'an et Luoyang reprenaient les inspirations des cultures voisines.

L'effet du mudan et de sa beauté finit, d'autre part, par entraîner une frénésie, voire une véritable folie parmi ceux qui tombaient sous son emprise, à commencer par l'empereur lui-même, puis les nobles et le peuple, comme dépeint dans le poème de Liu Yuxi. Pour les poètes contemporains de Li Bai, l'engouement du mudan prêtait déjà à la critique, notamment en raison de son prix trop élevé. Le prix de certaines plantes atteignait celui d'une maison ou de l'impôt annuel de dix familles aisées, si bien que le mudan exerçait une influence néfaste sur la probité des officiers impériaux, symbolisant la futilité, au regard des problèmes réels du pays<sup>73</sup>.

Les lettrés constataient alors que le mudan engendrait la décadence et le déclin. L'amour fou de Yang Guifei et Xuanzong menait à l'ébranlement du pouvoir<sup>74</sup>. Xuanzong, en réalisant tous les vœux de son «mudan», acceptait ainsi de promouvoir des amis douteux de sa concubine, notamment An Lushang, à des postes influents. Ceci contribuait, à la longue, à la perte de son pouvoir et de son empire. An Lushang déclencha une révolution au bout de laquelle Xuanzong fut chassé du pouvoir. Yang Guifei fut poussée à se pendre et perdit la vie. C'est le mudan qui, aux yeux de la cour, était responsable du naufrage du pays. Un trait négatif du mudan était de mener à la déchéance morale.

Durant la période d'insécurité de l'ère des «Cinq Dynasties» (907-960) et à l'époque des Song, les générations suivantes considèrent de plus en plus le mudan comme un instrument destiné à entretenir le souvenir, le réconfort, la force d'affronter les aléas du temps<sup>75</sup> et la nostalgie. C'était surtout le cas à l'époque de «Song du Sud» (1127-1279), lorsque l'empire fut réduit aux territoires du sud, en raison des attaques des peuples du nord. À l'époque de Song, le rôle emblématique du mudan fut progressivement éclipsé par une autre fleur, la 梅花 -mei-hua-, la fleur du prunus<sup>76</sup>.

---

<sup>72</sup> Ying (2018) p. 57

<sup>73</sup> ibid. p. 50

<sup>74</sup> Ying (2018) p. 57

<sup>75</sup> cf. ibid

<sup>76</sup> Ying (2018) p. 51ss



## *Paeonia Moutan* – collision des cultures<sup>77</sup> ou fusion des horizons ?

Le mudan était et demeure la « star », « the glam girl », des symboles végétaux chinois. Son origine prestigieuse, à la cour impériale de Wu Zetian et de Xuanzong, a instauré durablement sa gloire et sa splendeur. Revêtu d'un tel succès, la valeur symbolique du mudan a été immortalisée dans la mémoire chinoise. Son effet sur les arts – la peinture, la littérature, la décoration – n'est guère saisissable dans sa totalité.

Le mudan est finalement tombé dans les mains des Européens – aventuriers, découvreurs, colons – et a été planté dans des pots pour « 春节 «chun jie», la fête de printemps » - en 1786/87 à Canton. La plante n'était pour eux qu'un objet de désir comme une multitude d'autres objets, tels la porcelaine, la soie, les bois, les métaux, voire l'or. Tout cela traduisait le désir de prendre bientôt possession du territoire chinois. Le mudan n'était, pour le médecin Duncan de la «East India Company»<sup>78</sup>, qu'une « sacrée plante » qu'il a fourni à son mandant, Sir Joseph Banks, premier globe-trotter botaniste.

Ce trésor à la symbolique inconnue n'était alors recherché que pour ses qualités botaniques. On le relève dans de nombreux catalogues contemporains comme celui de la pépinière Baumann, à Bollwiller, en Alsace<sup>79</sup>. *Nomen est omen* – le nom fixe le savoir. L'appellation « *paeonia moutan* » proposée à un moment donné par Sims, en 1808, par Sabine et d'autres, était un compromis entre le nom européen «paeonia» et le nom chinois moutan<sup>80</sup>. Donn, en 1809, l'appelait aussi «*paeonia arborea*» dans le *Hortus Cantabrigensis*<sup>81</sup> au regard de sa forme de buisson. Finalement, *paeonia moutan* n'a pas été retenu, le mudan fut «baptisé» « *paeonia suffruticosa Andrews* ». Ce nom s'imposa en Europe par une décision des botanistes anglais car c'était le plus ancien – c'est en 1804 que Henry Andrews a donné la « première » description<sup>82</sup>. Le texte de Nieuhof n'a pas été pris en considération. *Paeonia suffruticosa Andrews* - un nom nouveau pour une plante qui avait depuis longtemps un nom, avec un « parrain » anglais !

---

<sup>77</sup> Selon Mar Yam G. Hamedani ·Hazel Rose Markus, Understanding Culture Clashes and Catalyzing Change: A Culture Cycle Approach, *Frontiers in Psychology* Front Psychol 2019 ; 10 :700, publié online 2019 April 11. doi: 10.3389/fpsyg.2019.00700 consulté 10/04/2020

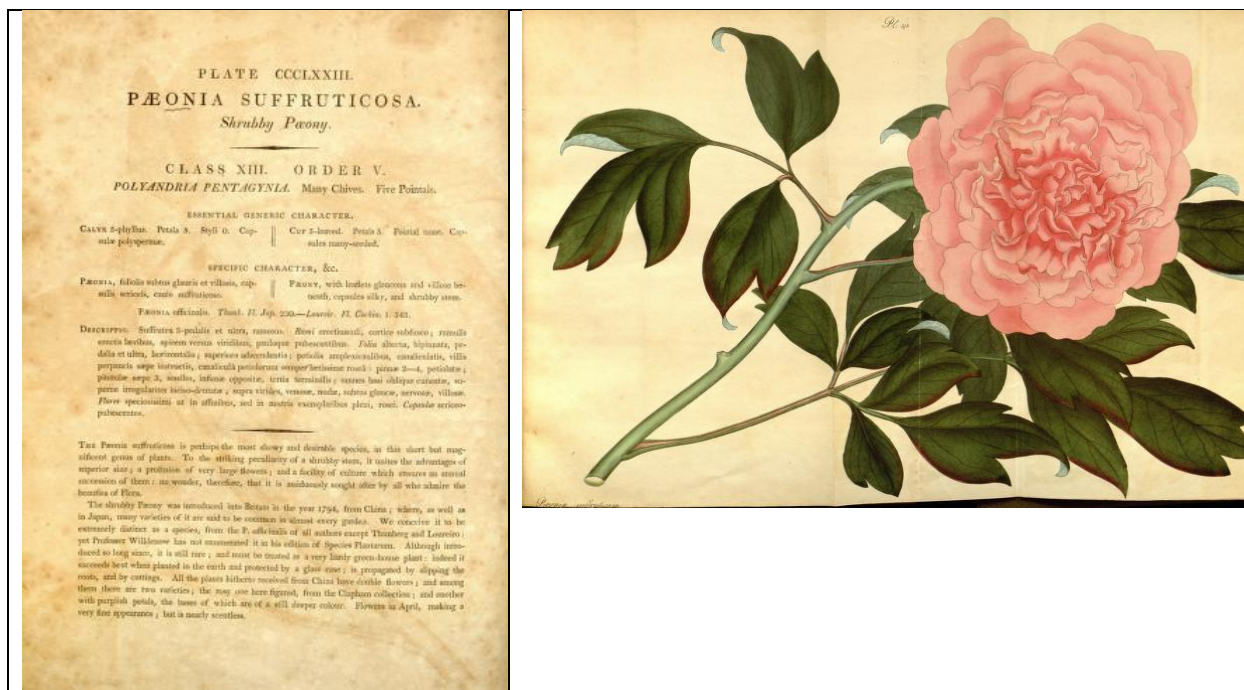
<sup>78</sup> La «Compagnie des Indes Orientales»

<sup>79</sup> Cf. *Catalogue Des Végétaux en tous genres disponibles pour l'automne 1841*, Silbermann, Strasbourg, 1841. Cf. Cécile Modanése, Les Pépinières Baumann de Bollwiller, *Saisons d'Alsace*, N° 72, Mai 2017, p. 54-59

<sup>80</sup> Cf. Joseph Sabine, On the *Paeonia Moutan*, or, Tree Paeony, and its varieties, *Transactions Of The Horticultural Society Of London*, Vol. VI 1826, p. 465ss. Désormais mal transmis comme «mountain» (angl.) ce qui n'était pas complètement faux vu son origine dans les montagnes chinoises. Son habitat est entre 800 – 1500 mètres, cf. Sabine (1826), p. 486

<sup>81</sup> *Hortus Cantabrigensis Or A Catalogue Of Plants*, James Donn (curator), Fifth Edition, Watson, Cambridge, 1809, p. 134

<sup>82</sup> *Paeonia Suffruticosa. Shrubby (arbutive) Paeony*, *The Botanists Repository* (Bot.Repos) Vol. VI., table (t.) 373, Bensley, London, 1804. Henry Andrews, en charge des planches, était le beau-fils de John Kennedy de Hammersmith près de Londres (aujourd'hui Londres), pépiniériste célèbre de Lee & Kennedy, pépinière qui fournissait les plantes exotiques à Joséphine, Impératrice, au jardin de Malmaison (Rueil-Malmaison aujourd'hui). cf. Brent Elliott, *Flora. Une histoire illustrée des fleurs de jardin*. Delachaux et Niestlé, Lausanne, 2001



The Botanical Repository, Vol. VI, plate CCCLXXIII, 1804<sup>83</sup>

Collision de cultures à propos du mudan ? Oui en termes politiques de pouvoir et en termes d'incompréhension des Européens « cultivés ». Les finesses du mudan développées par les érudits chinois ont largement échappé aux Européens<sup>84</sup>. Pour eux c'était une conquête brute et simple – ils avaient ce qu'ils voulaient, c'est à dire mieux que ce qu'ils « connaissaient ». Et les commerçants chinois ont été bien malins de ne leur donner que des plants de qualité inférieure. Ce processus s'est encore poursuivi jusqu'en 1843, lorsque Robert Fortune put enfin pénétrer à l'intérieur du pays<sup>85</sup> et « découvrir » les autres variétés de mudan.

Fusion des horizons<sup>86</sup>? – Non. Hamedani et Markus, chercheurs et psychologues au sein de Stanford University, entendent « culture » selon la définition suivante : « The last layer of the culture cycle is the *ideas level*, and it is made up of the pervasive, often invisible, historically derived and collectively held ideologies, beliefs, and values about what is good, right, moral, natural, powerful, real, and necessary that inform institutions, interactions, and ultimately, individuals<sup>87</sup> » Il faut, dès lors, constater que les Européens ont ignoré le

<sup>83</sup> Bot.Repos. 373, 1804, cf. <https://www.biodiversitylibrary.org/item/109343#page/27/mode/1up> consulté 20/04/2020.

<sup>84</sup> Cf. Sabine (1826) – même lui ne savait guère plus en 1826 que Nieuhof en 1666 !

<sup>85</sup> Cf. Robert Fortune, *Three Years Wanderings in The Northern Provinces of China*, Murray, London, 1847, p. 135. 243. Fortune était principalement en Chine pour « chercher » et faire transférer le thé en Inde entretemps colonisé par les Anglais.

<sup>86</sup> Hans Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode*, 3. erw. Aufl. 1975, Mohr, Tübingen, 1960.

<sup>87</sup> Hamedani, Markus (2019), paragraphe 10. « La dernière couche du cycle culturel est le niveau des *idées*, et il est fabriqué par des idéologies omniprésentes, souvent invisibles, dérivées historiquement et respectées collectivement,

« niveau des idées » – les valeurs et les symboles liés au mudan : l'identité du pays, l'idée de la beauté, la forte volonté et la connotation morale. Les Européens étaient à cet égard proprement « aveugles ». Raison pour laquelle il ne pouvait y avoir de fusion d'horizons, au sens de Gadamer. Bien que regardant la même plante, ils ne pouvaient avoir la même « vision » ou la même conception que les Chinois.



Vase, ère Kanxi (1622-1722) avec mudan, Collection de porcelaine début XVIIIe siècle, Frédéric-Auguste de Saxe, dit « le Fort », Dresde<sup>88</sup>

---

des convictions et valeurs de ce qui est bon, juste, moral, naturelle, puissant, réel et nécessaire qui instruisent les institutions, interactions et, finalement, les individus. »

<sup>88</sup> Staatliche Kunstsammlung Dresden, Porzellansammlung, Famille Verte, Photo: Auteur; à propos de la présence de la paeonia / mudan sur la porcelaine à Dresde dans les années 1720ss cf. Lutz Miedtank, Zur Entstehungsgeschichte des Meissener Zwiebelmusters, dans : Meissen Porzellanstiftung GmbH (ed.) (Anja Hell/Lutz Miedtank), *Zwiebelmuster. Von den Anfängen bis heute*, Meissen Porzellanstiftung, Sandstein Verlag, Dresden, 2018, p. 16-101,



Historiquement le mudan était déjà présent en Europe dès le XVI<sup>e</sup> siècle sous le couvert de l'anonymat<sup>89</sup> : sur de la porcelaine à la cour de Florence, de Paris et de Dresde, ou plus tôt encore dans les familles aisées, partout en Europe, sur des étoffes en soie. Nul ne l'avait identifié comme tel : dans la collection de Frédéric-Auguste I<sup>er</sup>, à Dresde, où la porcelaine a été « ré-inventée », en Europe au début du XVIII<sup>e</sup> siècle où on l'appelait « fleur des Indes » ou « indienne » ou fleur « exotique » - car, en réalité, on n'en savait pas plus.



« Vase avec couvercle décoré de fleurs indiennes », Meissen 1725/30[!] <sup>90</sup>

---

p. 37 fig. 13: une assiette bleu-blanc avec mudan Chine, 1730/40 présent à Dresde; p. 39, fig. 15: assiette famille rose avec mudan. A propos de l'histoire de collection de Frédéric-Auguste Le Fort cf. p. 46, il mourut en 1733.

<sup>89</sup> Cf. Sabine (1826), p. 465

<sup>90</sup> « Deckelvase mit indianischen Blumen », Collection de porcelaine, Dresde, SKD, Inv. Nrn. PE 8252/PE 1898b, PE 8258, PE 8251; Photo : CUR



## Mudan et Savoir

Cette évocation des multiples dimensions du mudan suppose une réflexion autour de l'écllosion du savoir connecté. Notre enquête applique, ici, la méthodologie analytique de l'« histoire du savoir » telle que proposée par Philip Sarasin, historien de Zurich<sup>91</sup>.

Comme le montre l'histoire, le mudan porte un savoir qui évolue avec l'essor de la plante, d'abord à la cour impériale, puis, en cascade, dans la société. Très tôt déjà après son apparition à la cour, le mudan s'enrichit de significations allant bien au-delà de l'idée de « belle plante ». Le mudan revêt des connotations importantes : 1. symbole de pays, de nation, d'indépendance culturelle, 2. symbole et icône de beauté, d'amour, de folie amoureuse, 3. symbole de puissance, de fortune, de volonté et résilience, 4. symbole de l'ennui, du souvenir de l'origine culturelle et familiale, de mémoire de temps glorieux.

Ces quatre dimensions sont le résultat d'une interaction entre différents acteurs de la société à la cour : l'empereur, l'impératrice, les concubines, les lettrés, les ministres. Tous participaient au pouvoir à l'époque des Tang : pouvoir politique, relationnel, intellectuel<sup>92</sup>. Vue la valeur symbolique du mudan, il apparaît que son origine est un collectif d'acteurs ésotérique, clos et limité. En peu de temps, l'engouement pour cette plante se propage au cœur de la société, par les jardins, les poèmes, les murmures, par imitations au sein des classes aisées, par la création de nouvelles variétés...

Les idées, consolidées, revenaient à la cour, étaient élargies par les événements (l'histoire d'amour de Yang Guifei et Xuanzong et ses suites), pour, de nouveau, être enrichies par les lettrés<sup>93</sup>. Sarasin note : « Le savoir évolue, change et se *réalise* toujours et encore par la circulation entre différentes sphères jusqu'à ce qu'il s'*use* potentiellement et disparaisse à nouveau. »<sup>94</sup> Ce mouvement du savoir aboutit finalement à la position suprême du mudan dans la mémoire culturelle de la société chinoise : « le mudan » est « beauté, pouvoir, fortune », dans le sens d'une « présence réelle », théologiquement dit.

À la suite de quoi, le mudan devint un « code » dans la littérature, la peinture, la décoration des objets, ainsi que dans les jardins. Le terme « mudan » se dissocia de la plante et devint « idée ». De nombreux poèmes et maintes œuvres littéraires mentionnent le « mudan ». Une des œuvres les plus connues est le 牡丹亭, *mudan ting*, *Le Pavillon aux pivoines*, de Tang Xianzu, qui date de 1598 et dont l'histoire se passe à l'époque des Song (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles) qui est la seconde apogée des mudan dans l'histoire chinoise. De

---

<sup>91</sup> Cf. Philipp Sarasin, *Was ist Wissensgeschichte*, 2011, DOI 10.1515/iasl.2011.010, consulté le 20/04/2020

<sup>92</sup> Cf. Sarasin, (2011), p. 169

<sup>93</sup> Cf. Sarasin (2011), p. 168s

<sup>94</sup> « *Wissen entwickelt, verändert und >realisiert< sich immer wieder neu durch die Zirkulation zwischen verschiedenen gesellschaftlichen Sphären, bis es sich darin möglicherweise >verbraucht< und wieder verschwindet.* » Sarasin (2011), p. 166 (Trad. CUR).

l'an 1034 date aussi le premier écrit sur le mudan, 洛陽牡丹記, *Luoyang mudan ji*, par le lettré-ministre Ouyang Xiu<sup>95</sup>.

En contraste avec ce mouvement évolutif interne à la Chine, les Européens appréhendaient le mudan comme une « espèce », une plante à catégoriser, classifier, intégrer dans l'ordre des plantes, l'*ordo plantarum* ou *systema naturae*, comme développé par Linné. À cette époque, les scientifiques parlaient aussi du *regnum vegetalis* ou régime des végétaux. Sarasin le formule ainsi : « L'histoire du savoir s'occupe au moins dans l'espace de la modernité [de l'ouest] en tout état des choses des ordres du savoir plus ou moins cartésiens<sup>96</sup> ». S'ajoutait à cela, sous des couvertures scientifiques, l'avidité brutale qui visait à posséder tout qui pouvait être « trouvé » et « découvert » en Chine et partout dans le monde.

En Europe on analysait de façon systématique plantes, animaux, humains, biens de tous genres, secrets de fabrication, comme la porcelaine, la soie, la poudre noire, afin de les exploiter. Le système cartésien et linnéen empêchait ainsi les Européens de voir dans le mudan plus que le végétal. L'approche conceptuelle classait la réalité végétale à cette époque selon l'habitus et les organes sexuels ou, encore, en familles de plantes dans le simple but d'une description. Joseph Banks inspira aussi cette aspiration-folie d'amasser dans des jardins et musées toutes ces « découvertes ». C'est ainsi que le Museum National d'Histoire Naturelle, à Paris, ou le Natural History Museum, à Londres, virent le jour.

Certes, les lettrés chinois de l'époque des Tang et des époques suivantes avaient aussi créé l'ordre et système des « 10 000 choses<sup>97</sup> ». « La nomenclature des plantes, leurs forme, habitat, utilité, groupements et relations de parenté, etc., sont traités sous quatre rubriques principales dans la littérature chinoise : les pharmacopées (*bencao*), les traités d'agriculture (*nongshu*) et d'horticulture, les encyclopédies, les florilèges, qui traitent exclusivement des plantes<sup>98</sup>. »

Selon Bray, l'idée primordiale dans les ordres chinois de l'époque n'était pas la recherche de l'« essence » d'une plante – entreprise plutôt abstraite – comme le faisaient les Européens depuis Aristote et Théophraste. L'intérêt prioritaire était orienté vers l'utilité d'une plante pour la société, sur le fond de l'expérience pratique.<sup>99</sup> Le 新修本草 *Xinxiu bencao*, « herbologie compilée nouvellement », un livre pharmaceutique mandaté par l'empereur Gaozong dans les années 656-660, classait toutes les plantes en cinq catégories : graminées (*cao*), arbres (*mu*), fruits (*guo*), riz et céréales (*mi gu*) et légumes

---

<sup>95</sup> Ou Yang Xiu (1007-1072), 歐陽修. *Luoyang mudan ji* 洛陽牡丹記, [Record of peonies in Luoyang], 1034. Reprint, Zhonghua Book Company, Beijing, 1985. Pour les poèmes, peintures et décorations cf. les exemples de l'article-ci

<sup>96</sup> Sarasin (2011), p. 166: « Die Geschichte des Wissens im Raum zumindest der Moderne [im Westen] beschäftigt sich der Sache nach primär mit Ordnungen des mehr oder weniger *rationalen Wissens*. » (Trad. et add. [JCUR])

<sup>97</sup> Cf. Francesca Bray, Essence et utilité : la classification des plantes cultivées en Chine, *Extrême Orient – Extrême Occident*, 10/1988, 13-26. (English: Essence and Utility. The classification of crop plants in China, dans: Chinese Science 9/1989, p. 1-13).

<sup>98</sup> Bray (1988), p. 17.

<sup>99</sup> Cf. Bray, p 15s.23.

(*ca*)<sup>100</sup>. Le mudan figurait sous les graminées bien qu'il s'agissait plutôt de l'*Ardisia ssp*<sup>101</sup>. On peut constater que le rôle symbolique du mudan n'est pas non plus retenu dans ces ordres, bien qu'il soit connu des lettrés qui les ont créés.

Le mudan est, en cet aspect, comme un miroir végétal dont le miroitement dépend du regard. Les noms des choses<sup>102</sup> ne sont pas les mêmes en Chine et en Europe ni, non plus, les idées et imaginations. Tout dépend de qui définit le système du savoir et distingue ce qui est connaissance de ce qui ne l'est pas. Quels sont les systèmes du discours qui gèrent le savoir d'une époque ? Qui a le pouvoir de les instaurer ?

Le mudan nous montre que le savoir des élites décidait de la suite de l'histoire. Ainsi, lorsqu'elle admirait sa « pivoine arbustive », en 1803, dans son jardin à Malmaison, l'impératrice Joséphine ne pensait point que c'était « le mudan », icône de beauté et d'amour, de volonté et de gloire du pays, car elle était *confinée* dans un autre système de savoir.

Se peut-il que l'homme cherche ce qu'il ne sait pas et s'il le connaît le chercherait-il ? Heureusement il y a le « θαυμαζειν » (*taumazein*) : l'étonnement. C'est par ceci que commence selon Aristote la réflexion, la philosophie<sup>103</sup>. Collecter et classer ne suffit pas, ni en Europe ni en Chine. Apprenons à nous étonner du mudan comme dit Liu Yuxi au début de son poème : 赏牡丹 « Admirez le mudan ! »

#### **Auteur :**

**Claus U. Rieth**, diplômé en de théologie protestante (Université de Heidelberg) et titulaire d'un MBA en Management Consulting International (Université des Sciences Appliquées de Suisse Nord-Ouest en lien avec Beijing Normal University CN, Lincoln University UK) a travaillé pendant dix ans comme pasteur dans l'enseignement au lycée et dans une paroisse au sein de l'Eglise de Bade en Allemagne, où il était aussi conseiller régional et président d'un organisme financier. En 2015, il a créé CRConsult, entreprise de conseil en marketing pour les marchés émergents. Depuis 2019, il est candidat au doctorat à la Faculté d'Architecture – histoire de l'architecture du paysage - à l'Université Technologique de Dresde. Il est l'auteur de contributions sur la botanique et le mudan dans différentes publications.

---

<sup>100</sup> Cf. Huaiyu Chen, A BUDDHIST CLASSIFICATION OF ANIMALS AND PLANTS IN EARLY TANG TIMES, *Journal of Asian History*, Vol.43, N°1 (2009), p.31-53, p. 42

<sup>101</sup> Teruyuki Kubo, The Etymological Study of *Mudan* and *Shaoyao* in Chinese Herbal Medicine (Part +). A comparative study of *Mudan* and *Ardisia spp.*, *Yakushigaku zasshi. The Journal of Japanese history of pharmacy* 46(2): 83-90, p. 90

<sup>102</sup> Cf., pour la suite, Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Gallimard, Paris, 1966 ; et aussi Sarasin (2011) p. 167.

<sup>103</sup> *Theaitetos* 155d